

Non violence (réflexion)

La violence physique est généralement reprochée aux hommes (une affaire de testostérone).
J'ai personnellement le souvenir de deux actes incontrôlés à mon actif.

1974 : J'étais dans le grand hall vitré de la Maison des Jeunes et de la Culture de Blanc-Mesnil (dans le "9.3" comme on dit) et les jeunes délinquants qui formaient l'essentiel de son public avaient commis un de leurs méfaits habituels que je venais de découvrir. Ce pouvait être entrer à 3 ou 4 dans la maison en moto, ou avoir pendant la nuit dépouillé les installations électriques de la salle de spectacles pour en récupérer le cuivre, qu'il revendaient, ou encore dévalisé les sacs et les coffres de voitures des spectateurs pendant le concert de la veille.

Alors que je l'interpellais, car nous avions passé un accord de non nuisance dans l'enceinte de l'établissement, le chef de bande, un petit nerveux style sicilien - pointilleux sur son amour propre - m'a fait front goguenard ; mon bras s'est levé et une paire de baffes retentissante est partie sur lui, provoquant l'effroi de l'entourage, dont ses affidés saisis. J'ai eu le temps de voir un spasme traverser le corps de mon interlocuteur planté sur ses ergots. Et ? ... rien. Nous sommes restés immobiles, face à face, sans mot.

Il n'a plus jamais été question de l'incident entre nous.

1994 : Exactement 20 ans plus tard, une formatrice qui avait travaillé dans mon école et dont le travail n'avait pas donné satisfaction. Je la vois passer, cavalière devant mon bureau, avec un ami, et pénétrer sans façon dans une salle de cours en activité pour dénigrer l'institution. J'entre derrière elle. Son intervention était particulièrement déplacée et mensongère. Je réussis à la faire sortir et, derrière la porte, lui dis mon fait auquel elle répond avec un haussement d'épaules : "Ce n'est pas ma faute !"

Le mot de trop : à "faute", une double "torgnole" à lui faire perdre l'équilibre m'a échappée. Je l'ai raccompagnée jusqu'à l'escalier, sans souci de l'ami, derrière moi, qui menaçait de déposer une plainte. Je ne les ai jamais revus.

Quand je me remémore ces deux faits, je n'éprouve malheureusement ni remord ni honte. Je ne prône pas ce genre d'acte, mais ça m'a soulagée.

Les destinataires de mes claques historiques ont-ils ressenti la justesse de ma réponse ?

Les spectateurs, eux ont beaucoup ri et me rappellent les scènes à l'occasion.

Je n'ai pas d'autre forfait à déclarer car, par la suite, j'ai su me contenir, au moins en actes.

Mais ayant réussi à rompre avec la méthode sportive, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de transférer la violence de mes colères ou de mon désarroi par écrit (la parole organisée me manque). Croyant prendre par cette voie la distance qui permet de "peser" la situation, ce qui, en réalité, ne fait qu'amplifier, voire distordre mon ressenti, j'écope en boomerang de retours qui ne servent jamais à résoudre le problème, mais au contraire aggravent le différend. C'est moi qui paye l'intégralité des pots cassés. Et mon repentir me poursuit sans fin.

Il n'y a pas de morale à cette histoire.